

Jean-Louis Rech

Hugo dans la bibliothèque

Texte érotique gay



On m'a introduit dans une vaste pièce sombre puis la porte s'est refermée derrière moi. J'étais dans l'ombre chaleureuse de la bibliothèque. Le plancher était largement couvert de beaux tapis. Cerné par les rayonnages pleins de livres dans lesquels les fenêtres s'engonçaient profondément, on se sentait protégé comme derrière les murailles d'un château. On y baignait dans la douce lumière de quelques lampes éparses sur des guéridons qui donnaient des reflets cuivrés.

Hugo trônait dans cette caverne d'Ali Baba, assis sur un fauteuil dans lequel il était nonchalamment enfoncé, une jambe passée sur l'accoudoir. Il lisait, sa tête soutenue du bras contre l'autre accoudoir. Il scandait sa lecture du roulement d'un doigt autour d'une longue mèche de ses cheveux bruns. La lumière d'une lampe halogène l'arrosait comme une douche, l'isolant dans sa clarté.

Peut-être n'avait-il pas entendu la porte. Il était pris par le livre qu'il tenait ouvert devant lui. La

lumière reflétée par la page frappait son beau visage. Son sourire amusé incitait à savoir ce qu'il lisait.

Je m'étais avancé jusqu'au milieu de la pièce sans oser plus. Parce qu'il était nu. Mais il était si occupé par sa lecture que je pouvais glisser des yeux en suivant le galbe pur de l'épaule et du bras jusqu'à la main élégante qui tenait le livre ouvert de ses longs doigts en éventail. Ses cuisses tranquilles au bombé puissant s'ouvraient sur un beau sexe charnu dont le gland chavirait contre le cuir du siège. A l'ombre du bras, son ventre se plissait en fines stries.. La bête ainsi abandonnée ne cachait rien de sa puissance. J'imaginai ce corps paisible capable de se détendre comme un félin pour bondir et embrasser ou fracasser selon l'humeur. Et précisément je ne savais pas quelle humeur il arborerait quand il me verrait face à lui.

Ce n'était pas la première fois que je le voyais nu mais d'ordinaire on est dans les vestiaires de la salle de sports où je suis ravi quand j'ai la chance de le surprendre en train de s'essuyer après la douche. Seulement, sous la lumière crue des néons et agacé par la présence des autres, j'ose à peine le regarder, surprenant juste un détail ou l'autre dans le reflet des glaces où je peux le voir sans le fouiller des yeux. Mais là, l'immobilité m'alanguissait dans cette contemplation sensuelle où mes yeux se repaissaient de lui sans se lasser d'un retour au galbe de la cuisse glabre ou de la répétition d'un balayage du regard sur le sexe au repos, mollement bombé tandis que le prépuce

pesait des lèvres sur le cuir avachi du coussin. Mon cœur bouleversait mon souffle. Mon corps pesait sur mes jambes tremblantes.

Il m'a vu et il s'est aussitôt dressé, lâchant son livre, tout de suite sur moi, la main tendue. Son visage rayonnait comme si j'étais sa joie.

– Ah ! Tu es venu !

– Ça t'étonne ?

– Non, ça me fait plaisir. Mets-toi à l'aise ! Tu n'as pas chaud ?

– Si.

Effectivement, la parka que je n'avais même pas pensé à ouvrir et la longue écharpe où, dehors, j'enfouissais mon visage jusqu'au nez, plus le bonnet de laine, tout cela faisait peser sur ma face un feu rougeoyant qui n'arrangeait pas mon malaise. Je m'en libérai rapidement. Même mon pull sauta dans l'élan. J'étais mieux en chemise, le col défait, mais j'avais marché dans la neige du trottoir et mes yeux enviaient ses pieds nus sur le tapis.

– Je peux me déchausser ?

– Bien sûr.

– C'est que j'ai les pieds mouillés. Il y a tant de neige...

– Peu importe, mets-toi à l'aise.

Puis il rit :

– Je le suis peut-être un peu trop moi-même, à l'aise, dit-il comme s'il constatait tout à coup sa nudité, et il alla prendre sur le dossier d'un siège où il

avait dû le jeter du geste auguste du semeur le boxer d'un blanc d'albâtre dans lequel il m'était déjà arrivé de le surprendre... et de l'admirer... Celui-là, ou bien son frère.

En tout cas je pouvais beaucoup mieux l'apprécier ici que dans les vestiaires. Le coton blanc prit une douce couleur miel quand il s'écarta de l'halogène pour aller vers un rayonnage baigné de la douce lumière orangée d'une lampe. Elle nimbaït les volumes de son corps tout en adoucissant sa puissance en ondulations juvéniles. Il me tournait le dos et j'étais dans la grâce de la contemplation.

Il se retourna, tenant à deux mains un fort volume qu'il posa sur un bureau en m'invitant à m'approcher. J'étais là parce que nous avions parlé d'une édition du fac-similé du manuscrit du *Voyage au bout de la nuit*. Je lui avais dit d'abord beaucoup aimer Céline, mais aussi m'intéresser à l'écriture des écrivains.

L'ayant extrait de son coffret, il l'ouvrit devant moi, alluma la lampe sur le bureau, et s'écarta, rayonnant de fierté. Il m'invita à me plonger dans les pages difficilement lisibles et largement raturées d'une écriture qui n'altérait en rien la passion pour l'auteur qui nous rapprochait.

Alors nous nous sommes lancés dans la surenchère, heureux comme deux enfants penchés sur une passion commune. Et tant pis si je ne lui apprenais rien en racontant ce que je savais de la manière de